à Madame la [illegible]
Respectueux hommage
[illegible]

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA PREMIÈRE MESSE

DE

SA SAINTETÉ PIE IX

DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES

le 11 avril 1869

A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE MESSE

DE

SA SAINTETÉ PIE IX

PAR

M. l'abbé L. SOYER,

VICAIRE A SAINT-PHILIPPE DU ROULE, CHANOINE HONORAIRE DE SAINT-MAURICE.



SE VEND AU PROFIT DU DENIER DE SAINT-PIERRE.

PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIRRAIRE-ÉDITEUR,
29, RUE DE TOURNON.

1869



DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA PREMIÈRE MESSE

DE

SA SAINTETÉ PIE IX

Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus.

Dieu a établi Jésus-Christ le chef de toute l'Église, laquelle est son corps et sa plénitude.
(Eph., I, 22, 23.)

Mes Frères,

Le commencement de toutes choses, a dit un saint docteur (1), c'est l'Église catholique. L'Église, en effet, dans sa notion la plus simple, n'est que la société des âmes avec Dieu ; et cette société a commencé dès qu'il y a eu sur la terre des créatures intelligentes, capables de connaître leur auteur, et dignes de s'attacher à lui par un amour libre et souverain. Toutefois, malgré cette haute et incomparable antiquité, il est manifeste que l'Église n'a triomphé du monde, et soumis l'univers

(1) S. Épiphane, *adv. hær.*, l. I, c. V.

à ses lois que depuis l'Évangile. Aussi est-ce avec raison que nous rapportons au divin sauveur la gloire de sa fondation. C'est de lui que l'Église a reçu la forme auguste qui la distingue de toutes les sociétés humaines, et les proportions merveilleuses qu'elle déploie sous nos yeux. Et non-seulement elle porte au dehors le caractère de son autorité et l'impression de sa main, mais elle vit au dedans de son esprit; elle est, selon saint Paul « la plénitude de son corps » l'expansion et comme le rayonnement divin de sa vie : « *Ecclesiam quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus.* » Voilà pourquoi, après avoir proclamé, dans le symbole, la divinité des trois adorables personnes, nous ajoutons, en terminant, cette dernière profession de foi, qui résume et confirme toutes les autres : *Credo in Ecclesiam sanctam.* « Je crois en la sainte Église. »

C'est de l'Église, mes Frères, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui. Ce sujet m'a semblé d'un à-propos particulier dans la fête de famille que nous célébrons : fête admirable et touchante, qui rapproche et confond, dans l'amour du Père commun des âmes, des peuples de toute langue et de tout climat. Dociles à l'appel du premier pasteur de ce grand diocèse, nous avons tous saisi avec empressement cette « nouvelle « et précieuse occasion de manifester notre religieux « attachement au Saint-Siége et notre vénération en- « vers le souverain Pontife (1). » Nos temples sont

(1) Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Paris, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination de Sa Sainteté Pie IX.

ornés comme aux plus beaux jours de fête, et les foules s'y pressent avec un merveilleux concours pour offrir à Dieu leurs actions de grâces et leurs prières. Puissent ces prières, « inspirées par la joie et la tendresse, » monter jusqu'au Ciel et obtenir au Saint-Père « longue vie et bonheur (1). » C'est le vœu du clergé; c'est le vœu des fidèles, et Dieu, en l'exauçant, comblera nos plus chers désirs.

Pour fortifier dans nos cœurs ces religieux sentiments, nous considérons, dans la première partie de ce discours, la nature de l'Église et l'excellence du principe qui la vivifie; puis, dans une seconde partie, nous examinerons les voies admirables par lesquelles Jésus-Christ, son divin fondateur et son chef invisible, est parvenu à en réaliser la fin.

Avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, Notre-Dame des Victoires : *Ave, Maria.*

(1) Ibid.

I

J'ai déjà dit d'une manière générale ce que c'est que l'Église; mais il faut en donner une définition plus nette et plus précise, qui serve de fondement à tout ce discours. Or il me semble qu'on peut définir l'Église, dans un sens à la fois large et profond : la famille des âmes incorporées par le baptême à Jésus-Christ. Expliquons, s'il vous plaît, cette définition.

L'Église est une famille; mais qu'est-ce que la famille? La famille est un don de Dieu à l'homme, pour l'aider à satisfaire les deux grands besoins de sa nature, le besoin de vivre et le besoin d'aimer. Rentrez un moment en vous-mêmes, interrogez votre âme, consultez ses goûts. ses inclinations, ses désirs, vous trouverez qu'ils se ramènent tous à ces deux grands besoins, à la fois impérieux et doux, que je viens de nommer : le besoin de vivre et le besoin d'aimer.

L'amour, j'entends l'amour véritable, celui qui va du cœur au cœur sans s'arrêter dans la boue des sens, l'amour, dis-je, est le premier besoin de l'homme. A peine la fleur du sentiment commence-t-elle à s'épanouir en nous, que nous cherchons dans les compagnons

de notre âge des sympathies qui s'emparent de notre cœur, le tirent de sa triste solitude et lui fassent goûter ce plaisir souverain d'aimer. De là viennent, dans l'histoire de toutes les vies généreuses, ces premiers attachements, ces souvenirs anciens, ces amitiés d'enfance, amitiés si pures, si franches, si cordiales, dont le charme nous suit à travers toutes les vicissitudes de l'âge et du malheur, et répand sur nos derniers jours comme un reflet doux et pieux du soleil de nos jeunes années.

Cependant, malgré la douceur et la force de ces premières liaisons, le simple cours du temps en suspend le progrès. Nos yeux, en s'affermissant, se laissent moins toucher à la grâce naïve du jeune âge; quelque chose qui n'est plus de l'enfance rompt ce charme premier qu'aucun autre peut-être n'égalera, mais qui ne nous suffit plus. Le cœur, devenu tout ensemble plus sensible et plus grave, se remplit d'émotions jusqu'alors inconnues : il se trouble et s'agite au dedans de lui-même : on dirait un captif à l'étroit dans sa prison, dont il essaie de briser les portes. Trop souvent, hélas ! il les brise en effet. Pressé du désir de se répandre, il se précipite et s'égare; il va épuisant sa séve dans des amours vulgaires, et se dessèche lui-même avant d'avoir fleuri. D'autres fois aussi, plus sage et plus heureux, il se contient avec force, il modère sa fougue et son ardeur, et maître enfin de lui, de ses passions vaincues et de ses désirs soumis, il se donne à une autre âme, qu'il s'unit à jamais par un lien indissoluble et sacré.

C'est alors que commence la famille. Dieu y révèle à l'homme les vraies douceurs de l'amour; et, réchauffant son cœur à la lumière de ses fils, il lui ménage, jusqu'à la dernière vieillesse, une source toujours vive de pures et délicieuses émotions, dans ce sentiment exquis, à la fois chaste et tendre, qu'on appelle la paternité. O charme incomparable de la famille! Joies naïves et pures du foyer domestique, qui vous a goûtées dignement ne vous oubliera jamais! Non, jamais, si pauvre de cœur qu'on soit né, on n'oublie sa famille, pas plus et moins encore qu'on n'oublie sa patrie. Et, en effet, n'y a-t-il pas dans la famille, sous l'abri du toit domestique, toute une vraie patrie? Patrie moins vaste sans doute, peut-être aussi moins héroïque et moins forte que celle qui réunit à ses autels les rangs divers et pressés d'un grand peuple; mais, en revanche, patrie plus recueillie, plus calme, plus intime; sanctuaire vénéré des plus légitimes et des plus chères affections; où la bénédiction de Dieu descend, sous la forme d'un sourire ou d'un baiser, des lèvres d'un père ou d'une mère, sur le front d'un enfant; où les extrémités les plus éloignées de la vie se rapprochent et s'unissent dans une aimable et sainte intimité, qui fait de la dépendance un plaisir, de l'abandon un charme, et du respect une religion; où toutes les pensées, tous les sentiments, tous les désirs de l'âme se fondent, pour ainsi dire, dans la douceur d'un amour qui n'a rien au-dessus de soi, en tendresse comme en pureté, que l'extase des anges et le ravissement des saints! O vous donc, vous

à qui Dieu a fait ce grand don de la famille, sachez l'estimer à son prix; et Dieu daigne, en retour de cette estime, de ce goût religieux et sacré de la famille, vous en laisser jouir longtemps !

Je viens d'exprimer dans ce souhait le second besoin de l'homme auquel répond la famille, à savoir le besoin de vivre. Ce besoin n'est ni moins profond, ni moins vif que l'autre, et peut-être même pensez-vous que j'aurais dû en parler d'abord, comme étant le premier qui se fait sentir à l'homme. Il vous paraît ainsi, mais en réalité il en va autrement. On vit longtemps sans songer à la grandeur du bienfait dont on use : ce n'est qu'assez tard, sous le nombre et le poids grandissant des années, qu'on en connaît le prix. On va, on va toujours, plein de foi et d'espoir dans l'avenir, parce qu'on est plein de vie, jusqu'au jour où, jetant les yeux en arrière, et mesurant du regard le chemin parcouru, on commence à s'apercevoir que les années s'envolent, et qu'elles emportent avec elles la fleur de nos forces, et la meilleure part de nos joies. Le peu de la vie humaine se découvre alors tout entier; on la voit s'écouler comme un fleuve étroit et rapide, dont les flots se poussent incessamment les uns les autres, et se perdent sans retour (1). Mais que faire? Comment élargir et prolonger ce fleuve de la vie, dont la source est si loin de nous? Comment? par la famille. La famille a le don de reproduire la vie : c'est elle qui fait éclore ces germes mystérieux, déposés par la main du

(1) Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. (II Reg., XIV, 14.)

Créateur au sein de tout être vivant, de l'homme comme de la fleur des champs; et grâce à cette fécondité merveilleuse, à ce rajeunissement inépuisable et continu du sang, il se fait de milliers d'existences, séparées par l'espace et par le temps, un seul faisceau et comme un seul arbre, où la même séve circule et s'épanouit partout.

Voilà ce qu'est la famille dans l'ordre naturel et purement humain. Si je me suis arrêté avec complaisance à vous en peindre les douceurs, c'est dans l'espoir de réveiller dans vos âmes, par le charme d'émotions bien connues, le goût et l'amour de cette autre famille, plus sainte encore et plus divine, à laquelle vous appartenez tous et qu'on appelle l'Église catholique.

Oui, l'Église est une vraie famille, car c'est la société des enfants de Dieu. Mais j'ai dit que c'est une famille d'âmes; et ce mot vous révèle, avec l'excellence de sa vie, son incontestable supériorité sur la famille humaine. La famille humaine, en effet, par la vertu propre des liens qu'elle forme n'unit, directement du moins, que les corps, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins noble, et, si je puis ainsi parler, de moins vivant dans l'homme. La famille chrétienne, au contraire, prend possession de l'homme par la partie la plus haute de son être : elle jette ses racines dans les profondeurs mêmes de l'âme, qu'elle regénère et transfigure par l'infusion de la grâce, c'est-à-dire par une communication mystérieuse, mais très-réelle de la vie de Jésus-Christ. C'est là cette génération spirituelle, dont l'apôtre saint Jean a si magnifi-

quement parlé au début de son Évangile, et dont il a marqué le caractère surhumain dans ces belles et profondes paroles : « Le Verbe est venu en ce monde, et il « a donné à ceux qui croient en lui le pouvoir de devenir « enfants de Dieu : enfants non par le sang ni par la « volonté de l'homme, mais par la toute puissance et « la miséricorde de Dieu (1). »

Mais comment s'accomplit en nous ce grand mystère de l'adoption divine? Quel acte nous communique, avec la vie de Jésus-Christ, le caractère et la grâce du chrétien? Vous le savez comme moi, c'est le baptême. Par la vertu de ce sacrement, le démon, chassé de nos âmes, les cède à l'Esprit-Saint, qui les remplit de sa vie et « leur fait pousser » vers Dieu « ce cri » de confiance et d'amour : « Père, Père. » « *Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, Pater* (2) ». Dès lors aussi nous cessons de nous appartenir : Jésus-Christ et l'Église acquièrent sur nous un droit imprescriptible. De même, en effet, qu'on ne saurait renier sa famille, ni le sang qu'on a reçu de ses aïeux ; de même on ne saurait non plus effacer en soi le caractère du baptême, ni se soustraire à cette éternité de bonheur ou de peine, qu'il ouvre inévitablement devant nous. Ainsi, quoi que vous fassiez, le sceau de Jésus-Christ sera sur vous durant toute l'Éternité. Puisse-t-il y être comme une marque d'honneur, et vous assurer à jamais la possession de

(1) Dedit potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus... neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt (S. Jean, I, 12, 13.)

(2) Rom., VIII, 15.

ce divin royaume où le Père de famille doit réunir un jour tous ses vrais enfants !

La famille chrétienne a donc, vous le voyez, de nombreux et touchants rapports avec la famille naturelle; mais en même temps qu'elle lui ressemble, elle en diffère infiniment, je veux dire qu'elle la domine et la dépasse de toute la hauteur de l'âme sur le corps, de l'éternité sur le temps, du ciel sur la terre, de Dieu sur l'homme.

Après vous avoir dit ce que c'est que l'Église, je dois maintenant, pour achever l'explication de ce grand mystère, vous montrer par quelles voies merveilleuses Jésus-Christ est parvenu à épancher au sein de cette innombrable famille, formée de tous les peuples du monde, la plénitude de son amour et de sa vie.

II

Et d'abord Jésus-Christ a-t-il aimé l'Église? L'a-t-il aimée de cet amour tendre et souverain qu'un époux doit à son épouse? Écoutez la réponse de saint Paul, dans l'Épître aux Éphésiens. « Oui, dit ce grand apôtre, « Jésus-Christ a aimé souverainement l'Église, car « il s'est donné lui-même pour elle. » « *Christus dilexit « Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea* (1). » J'ai plaisir, je l'avoue, à citer ces paroles : elles sont comme la formule inspirée du véritable amour. Aimer, entendez-le bien, aimer, c'est se donner. L'amour n'est donc pas, comme on le croit beaucoup trop dans le monde, une jouissance facile, et le seul plaisir de la terre qu'on puisse se procurer sans frais. Tant s'en faut ; rien n'est si difficile, ni si cher ici-bas que d'aimer, car l'amour, encore un coup, c'est le don de soi-même, c'est-à-dire le sacrifice et l'immolation de tout son être, au profit de la personne aimée. J'en ai pour garant l'Évangile et ces belles paroles de l'apôtre, que je vous prie de me laisser

(1) Éph., v, 25. Qu'on veuille bien lire en entier cet admirable chapitre v de l'Épître aux Éphésiens, particulièrement les versets 22-33, où l'apôtre compare le mariage des fidèles à l'union de Jésus-Christ avec l'Église, et trace aux époux chrétiens, sur ce divin modèle, la règle de l'amour et du respect qu'ils se doivent mutuellement.

redire une dernière fois : « *Christus dilexit Ecclesiam et* « *seipsum tradidit pro ea.* » « Jésus-Christ a aimé l'Église, « et il s'est donné pour elle tout entier. »

Mais quel don merveilleux Jésus-Christ a-t-il fait de lui-même à l'Église, en témoignage de cet amour insigne qu'il lui portait? Pour vous en révéler l'excellence infinie, il faut vous introduire au cœur même de la théologie chrétienne, et vous initier à ses plus ravissants secrets. La théologie nous enseigne que Dieu s'est donné à l'homme à deux reprises et sous deux formes différentes : dans le mystère de l'Incarnation, et dans celui de l'Eucharistie. Dans l'un et l'autre mystère c'est le même Dieu qui se communique à nous ; toutefois il y a entre eux cette différence, très-clairement marquée dans l'Évangile, à savoir, que l'Incarnation est le gage de l'amour universel de Dieu pour le genre humain, selon cette parole du Sauveur : « Dieu a « tant aimé les hommes qu'il a donné pour eux son Fils « unique. » « *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum* « *unigenitum daret* (1), » tandis que l'Eucharistie est le gage de la tendresse particulière de Jésus-Christ pour son Église, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce passage : « *Panis quem* ego *dabo caro mea est* (2). » « Le pain que je vous donnerai c'est ma chair. » Et c'est là sans doute ce que veut nous faire entendre le bien-aimé disciple, par ces touchantes paroles qui ouvrent, dans son Évangile, le récit de la dernière cène : « *Jesus cum*

(1) S. Jean, III, 16.
(2) S. Jean, VI, 52.

« *dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit* « *eos* (1). » « Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans « le monde, il les a aimés jusqu'à la fin. » Entendez bien, je vous prie, ce grand mystère. Jésus-Christ a aimé tous les hommes, et sa mort est le prix du rachat du monde entier; mais, dans ce monde, il s'est fait une famille, une société de frères, ceux que l'apôtre appelle excellemment les « siens; » et c'est en faveur de ce petit nombre chéri qu'il a poussé l'amour « jusqu'à la fin. » « *In finem dilexit eos* »

Est-il besoin de le prouver, et faut-il des paroles en face de la réalité? Jetez les yeux sur ce tabernacle, regardez et dites-moi si le don que Jésus-Christ a fait à l'Église dans l'Eucharistie ne surpasse pas infiniment celui que Dieu a fait au monde entier, dans le mystère de l'Incarnation? Ah! sans doute, en quittant la gloire des cieux, pour naître sur la paille et mourir sur une croix, Jésus-Christ s'était abaissé, comme dit l'apôtre, « jusqu'à s'anéantir. » « *Semet ipsum exinanivit* (2). » Toutefois, quand je regarde l'autel, je suis contraint d'avouer que les abaissements de la crèche et du Calvaire sont ici dépassés. Durant sa vie mortelle, en effet, Jésus avait du moins une forme humaine; et sa divinité, cachée sous cette enveloppe mortelle, la perçait parfois d'éclairs si vifs, qu'ils arrachaient aux cœurs les plus rebelles un cri d'admiration. Qui de vous n'a été frappé, en lisant l'Évangile, de ce merveilleux contraste de misère et de

(1) S. Jean, XIII, 1.
(2) Philip., II, 7.

gloire, de grandeur et de bassesse, qui éclate partout dans la vie du Sauveur? Il naît, mais il naît d'une vierge, et son berceau de paille reçoit les hommages des rois. Il mange, mais quand il veut il sait se passer de nourritures mortelles; et les anges lui dressent, dans sa faim, une table au désert. Il marche, mais à sa voix l'eau s'affermit sous ses pas; il dort, mais durant son sommeil il sauve du naufrage la barque où il repose; il meurt enfin, mais en mourant il jette l'épouvante jusqu'au fond des enfers, et la nature en deuil semble pleurer son auteur. C'est ainsi que Jésus-Christ paraît partout, dans l'Évangile, à la fois homme et Dieu : homme par les actions communes auxquelles il daigne s'abaisser, Dieu par la manière admirable dont il sait les relever. Mais ici, sur l'autel, où est l'homme? où est le Dieu? L'un et l'autre ont disparu; Jésus-Christ s'est anéanti, c'est-à-dire qu'il s'est donné à nous tout entier. A la vue de ce cher Sauveur, réduit pour l'amour de l'homme à un tel excès d'abaissement, qui ne redirait en actions de grâces les belles paroles du bien-aimé disciple : « *In finem dilexit.* » « Oui, vraiment, Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à la fin. » « *In finem*, » « jusqu'à la fin, » c'est-à-dire non-seulement jusqu'à la mort, jusqu'au dernier souffle de ses lèvres, jusqu'au dernier battement de son cœur, mais jusqu'à ce point sublime où l'amour, à bout de sacrifices, expire en quelque sorte de ses propres mains, parce qu'il s'ôte à lui-même, en se livrant tout entier, le pouvoir de jamais rien donner.

Jésus-Christ a donc épuisé, en faveur de l'Église,

toutes les inventions et tous les efforts de son amour; mais lui a-t-il égalemement communiqué tous les trésors de sa vie? Je serais dès maintenant en droit de l'affirmer, par cette simple et solide raison que l'amour étant l'acte par excellence de la vie, le premier don ne va jamais sans l'autre. Mais je ne veux pas raisonner ici : je préfère exposer simplement les faits. Voyons-les donc, et donnons-nous le plaisir de considérer un moment ensemble ce phénomène admirable de la vie de Jésus-Christ dans l'Église.

Il y a en Jésus-Christ comme en nous, comme en tout être composé de corps et d'esprit, deux vies, l'une intime et cachée, l'autre extérieure et publique. Je ne dirai qu'un mot de la première, parce qu'elle a des secrets que l'œil de l'homme ne saurait pénétrer, ni sa langue exprimer. C'est un commerce intime et familier de l'âme avec Jésus, commerce plein de mystère et de charme, dont la douceur ravissante n'est connue que des âmes qui l'ont goûtée. « Goûtez-la donc, et vous croirez. » « *Gustate, et videte* (1). » Il importe de le redire sans cesse, la meilleure preuve de la vie de Jésus dans les âmes, et des joies saintes qu'elle y répand, c'est l'épreuve. Il n'est que trop facile de mettre en doute la vérité de l'Eucharistie, lorsqu'on n'a fait que l'entrevoir à travers la porte du tabernacle, au milieu des lumières et des fleurs de l'autel; mais quiconque s'est assis, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, à cette table sainte, et y a reçu sur ses lèvres tremblantes de foi et d'amour, la chair

(1) Ps. XXXIII, 9.

sacrée du Rédempteur, celui-là n'oubliera jamais la pure et délicieuse volupté de cet incomparable moment. O présence de Jésus dans les âmes, on vous sent beaucoup mieux qu'on ne vous définit, et la langue de l'homme défaille à raconter les merveilles d'une telle cohabitation! Ecoutez saint Paul, dans l'ivresse de joie divine dont elle inondait son âme, s'écrier ravi et comme hors de lui : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). » Ce cri, tout chrétien le répète, et en sent au dedans de soi la vive et palpitante réalité, lorsqu'il s'éloigne de l'autel, après avoir communié. Il porte alors vraiment Dieu dans son cœur; chacun des battements qu'il y sent lui atteste sa présence, et lui dit bien haut qu'il est là. La foi à la présence réelle n'est donc pas une croyance abstraite et purement spéculative; c'est une conviction intime et pratique, elle tient au fond de nos entrailles, elle se mêle à notre sang, court en quelque sorte avec lui dans nos veines, et se confond ainsi avec le sentiment même de notre propre vie. Voilà pourquoi elle résiste à tous les scandales, comme elle brave tous les mépris; et ni les sarcasmes de l'orgueil, ni les insultes et les blasphèmes de l'incrédulité, dussent-ils s'amasser jusqu'au ciel, ne parviendront jamais à nous l'ôter.

Vous comprenez maintenant la vérité de cette grande parole de l'apôtre saint Paul que j'ai récitée en commençant : « l'Église est la plénitude du corps de Jésus-

(1) Galates, II, 20.

« Christ. » « Jésus-Christ est la tête de ce grand corps; » « *Ipse est caput corporis Ecclesiæ* (1); » « nous en sommes « les membres : » « *membra sumus corporis* (2) : » membres unis entre eux, non moins qu'avec leur chef, et ne formant tous ensemble qu'un seul homme, qui va grandissant et se développant sans cesse, « jusqu'à ce qu'il « atteigne, dans la plénitude des temps, la perfection « de l'âge de Jésus-Christ. » « *Donec occurramus omnes... « in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis « Christi* (3). »

Telle est, autant du moins qu'on la peut raconter, l'histoire de la vie intime de Jésus dans les âmes. Que vous dirai-je de sa vie publique dans l'Église? Comment retracer ici, même dans le plus rapide abrégé, les principaux événements d'une vie qui remplit depuis dix-huit siècles le monde et l'humanité? Ce n'est pas une heure, ni un jour, ce sont des années entières qu'il faudrait pour explorer avec tant soit peu d'attention ce merveilleux champ. Mais, quand on veut simplement en étudier les grandes lignes, en mesurer du regard les plus hauts horizons, il y a un moyen facile de réduire à de justes bornes cette immense étendue. De même, en effet, que l'histoire d'un peuple se résume dans celle des princes qui président à ses destinées; de même aussi, l'histoire de l'Église se résume dans celle de la papauté. La papauté, c'est l'Église à son sommet, c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même dans sa plus haute représentation. Par conséquent, vous

(1) Coloss., I, 18.
(2) Éphes., V, 30.
(3) Ephes., IV, 13.

dire quelle a été, depuis son établissement, la vie et l'action de la papauté, c'est vous dire quelle a été depuis dix-huit siècles, sous son mode éminent, la vie même et l'action de Jésus-Christ dans le monde.

L'apôtre saint Pierre a surpassé les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur ces courtes et magnifiques paroles : « *Pertransiit benefaciendo* (1). » « Il a passé en bienfaisant. » Tel est, en deux mots, le digne abrégé de la vie du Dieu que nous adorons. Et sans doute, la bienfaisance étant l'attribut populaire de la divinité, Jésus-Christ ne pouvait donner au monde une plus belle marque de sa divine origine, que de laisser partout ici-bas sur son passage des effets de sa bonté. Ses disciples l'ont imité : ç'a été leur gloire à tous; mais ç'a été principalement celle de Pierre et de ses successeurs de passer dans le monde, comme le divin Maître, en y faisant du bien : et même, si je l'ose dire, ils l'ont en cela surpassé. Le Sauveur l'avait prédit : « En vérité, en vérité, leur disait-il la veille de sa mort, celui qui croit « en moi non-seulement fera les œuvres que je fais, « mais il en fera encore de plus grandes. » « *Majora horum faciet* (2). » Nous allons voir, dans l'histoire de la papauté, l'accomplissement de cet oracle; et touchés des bienfaits qu'elle a répandus sur le monde, nous redirons à sa louange le texte de l'apôtre : « *Pertransiit benefaciendo.* » « Elle a passé en bienfaisant. »

(1) Act., x, 38.

(2) S. Jean, XIV, 12. (Voir le magnifique commentaire de Bossuet sur cette parole du Sauveur. Méditations sur l'Évangile. Discours après la cène, 1re partie, journée LXXXVIII.)

Et d'abord, s'il est permis de commencer par nous, que de grâces précieuses, que d'insignes faveurs la France n'a-t-elle pas reçues du Saint-Siége? N'est-ce pas un évêque de Rome qui donna la mission aux premiers apôtres de la Gaule, à ces intrépides et hardis missionnaires, dont la parole, bénie de Dieu, a couvert notre sol de florissantes églises, et peuplé le ciel des légions de nos saints? L'Évangile nous vint donc des grands chemins de Rome, et nous fut apporté de la main des envoyés des papes. Dieu le voulait ainsi, afin que dans ce pieux commerce, dans ce saint et admirable échange de mutuels services, qui allait s'établir entre la France et Rome, celle-ci, nous ayant donné la première, pût ensuite recevoir sans honte, et marcher le front haut, quoique appuyée sur nos bras, comme une mère soutenue et nourrie par les fils qu'elle a portés dans son sein.

En effet, sept siècles après, l'un de nos plus grands rois, celui que l'histoire a nommé le père du Moyen-Age, Charlemagne, franchissant les Alpes à la hâte, venait défendre, contre l'ambition envahissante d'un dangereux voisin, la liberté du vicaire de Jésus-Christ, et poser sur son front cette couronne que dix siècles de ruines ont eu l'attention de respecter. C'est alors, par cet heureux trait de dévouement, que nous méritâmes le nom de fils aînés de l'Église: nom touchant et magnifique, que les jaloux de la France voudraient bien lui ravir, mais dont la gloire, rajeunie de siècle en siècle par de nouveaux exploits, s'est toujours jusqu'ici, grâce à Dieu, trop vaillamment maintenue, pour s'obscurcir jamais.

Fils aînés de l'Église par la noblesse, non par l'antiquité du sang, nous trouvâmes, à notre entrée dans la famille chrétienne, une nombreuse compagnie de frères, qui depuis n'a cessé d'aller augmentant tous les jours. Ce que les papes avaient fait pour la Gaule dès le premier siècle, ils le firent, dans les siècles suivants, pour les Anglais, pour les Saxons et les Germains; et l'Europe, à peine sortie du tumulte et des ruines des invasions, passa ainsi tout entière, par leurs soins, sous la discipline pacifique et civilisatrice de l'Évangile.

Plus tard, quand nos vaisseaux, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent des voies nouvelles vers des mondes nouveaux, on vit s'élancer sur leurs traces de nombreux missionnaires, presque tous partis de Rome, tous du moins encouragés et soutenus, dans leur dévouement, par les bénédictions et par l'or du siége apostolique : de telle sorte que ce siége, depuis sa fondation, a été véritablement le centre divin d'où la foi s'est répandue par toute la terre, l'inépuisable foyer où s'est allumée et vivifiée la charité du monde entier.

Qu'importe, après cela, qu'il y ait dans son histoire deux ou trois endroits fâcheux? Le soleil lui-même est-il sans tache? et, parmi cette innombrable armée d'étoiles qui peuplent les cieux, quel astre n'a souffert quelque éclipse dans la durée de son cours? Cet obscurcissement momentané de leur lumière nous empêche-t-il d'admirer et de bénir la main puissante qui les a suspendus sur nos têtes, et les promène d'un pas si

régulier, à travers les déserts infinis de l'espace? En vain d'ailleurs maudirait-on le soleil : il n'en brille pas moins à tous les yeux, et son éclat le venge de nos ingrats mépris :

Le Nil a vu sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs (1).

Voilà l'image et l'histoire de la papauté. Sans s'éteindre jamais, son éclat a faibli à de rares et courts instants. Soudain, au plus beau point de sa course, on a vu les nuages s'amasser autour d'elle des quatre coins du ciel ; mais presque aussitôt perçant ce voile épais, disssipant toutes ces ombres, elle s'est levée de nouveau sur le monde et l'a inondé d'une clarté plus radieuse et plus pure, comme au sortir des ténèbres de la nuit, le soleil illumine de ses plus doux rayons le matin de nos journées.

Mais quittons ces images, et abordons simplement les faits. Qu'est-ce de bonne foi, je vous le demande, que deux ou trois pontifes, dont la haine a trop souvent du reste exagéré les fautes, qu'est-ce que deux ou trois

(1) Lefranc de Pompignan, *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau.*

papes inférieurs à leur mission et à leur caractère (1) auprès du nombre de ceux dont la critique la plus malveillante est contrainte de reconnaître, sinon d'admirer les grandes qualités? Où a-t-on vu, je vous prie, se succéder et se donner la main une suite d'hommes comparable à celle qu'offre la liste de nos papes? Quelle société, dans les temps anciens ou dans les temps nouveaux, a vu sortir de son sein et marcher à sa tête un plus imposant cortége de princes, en qui ait brillé d'un éclat plus vif qu'elle a fait sur la tiare des pontifes romains, la double auréole du génie et de la vertu? des princes tels que les Léon et les Grégoire, les Nicolas et les Adrien, les Boniface et les Benoit, les Innocent et les Pie? Ah! répétons donc, répétons avec assurance à la gloire de ces grands et saints pontifes la belle parole que le premier d'entre eux a dite de leur modèle et de leur Maître à tous : « *Pertransierunt benefaciendo.* » « Ils « ont passé dans le monde en lui faisant du bien. » Le monde aujourd'hui ne veut pas le reconnaître; mais ce monde qui nie les bienfaits de la papauté, ne nie-t-il pas aussi la vérité de l'Évangile (2) et la grâce de Jésus-

(1) Il va sans dire, que nous n'envisageons ici que le côté temporel et humain du gouvernement des papes; car aucun d'eux n'a failli à sa mission divine, dans la conduite du troupeau de Jésus-Christ.

(2) L'autorité de ce divin livre est de nos jours si indignement attaquée, qu'on nous permettra de transcrire ici une note, qui résume l'impression que nous avons autrefois éprouvée, en faisant ce que le P. Lacordaire appelle « la seconde lecture de l'Évangile : » lecture calme et recueillie où la raison, à la fois maîtresse et soumise, n'a plus à opposer à Dieu que « des passions jugées et des ignorances vaincues. » — Il suffit de lire l'Évangile avec tant soit peu d'attention, pour se sentir profondé-

Christ? Aussi bien le vent qui souffle aujourd'hui sur le monde passera, la tempête qui l'agite ne durera pas toujours, et quand elle sera calmée, quand le feu de tant de passions sera éteint, le monde, ouvrant enfin les yeux à la vérité, proclamera lui aussi que la papauté a passé parmi les hommes en leur faisant du bien, que nulle institution ne s'est acquis plus de droits à leur reconnaissance, parce que nulle institution n'a plus fortement

ment touché du ton simple et naturel, de l'accent à la fois naïf et sublime, doux et grave, aimable et sérieux, d'une délicatesse exquise, aussi bien que d'une chasteté et d'une tendresse infinies, qui règne d'un bout à l'autre de ses charmants récits. On y respire un parfum de bonne foi, on y sent un calme, une aisance, une sérénité, joint à je ne sais quoi de pur et d'ouvert, qui peu à peu monte à l'âme, saisit le cœur et l'imagination, s'empare de toutes nos puissances, et ne permet pas même à l'esprit, dans ce total ravissement, l'apparence d'un doute, l'ombre d'un soupçon. Je plains en vérité ceux que la lecture de l'Évangile laisse de sang-froid, qui n'y sentent rien de plus haut que la terre, rien de plus grand ni de plus saint que l'homme. Je les plains surtout, d'avoir trouvé le triste et décourageant secret de concilier ensemble tant de choses apparemment si peu conciliables : les faux de l'Évangile avec ses dehors d'incomparable loyauté; un fond disparate et mêlé avec une forme si simple, si transparente, si parfaitement unie; des incohérences et des traits supposés avec une narration de la familiarité la plus franche, du naturel le plus aimable et le plus abandonné. Assurément, la défiance n'est pas la première impression qu'on retire de la lecture attentive de cette belle histoire; il faut se mettre en garde et lutter contre soi-même pour ne pas céder au charme de séduction qu'elle exerce invinciblement sur l'âme; et j'aurais regret pour moi, je l'avoue, de détruire à ce prix le plaisir innocent, l'émotion délicieuse et bienfaisante qu'elle me fait éprouver. J'en accepte les faits et j'y crois sur la simple assurance qu'elle m'en donne; j'y crois par instinct, sans effort et sans peine, sans craindre de céder en cela à un attrait religieux qui m'égare, mais persuadé qu'en me laissant aller à cette pente, à ce mouvement involontaire et doux qui m'entraîne, j'obéis aux lois de la saine critique comme de la vraie raison; car j'estimerais Dieu lui-même responsable de mes erreurs, s'il avait donné au mensonge le pouvoir de contrefaire à ce point la sincérité.

attaqué leurs vices ni plus généreusement soutenu leurs vraies vertus.

En attendant ce jugement des siècles à venir, qu'il est beau de la voir s'avancer, le front calme et serein, poursuivant sans faiblesse comme sans fierté, au milieu des contradictions de tant d'ennemis, son indéfectible mission ! Que de difficultés, que de périls se sont tour à tour pressés sous ses pas, dans le cours d'une si longue marche ! Tout a conspiré contre elle, la persécution du dehors et celle du dedans, le glaive de l'empire et le faux zèle de l'hérésie ; mais elle a tout vaincu. Le glaive de l'empire s'est émoussé sur le cou de ses enfants, et l'hérésie vieillie s'est elle-même enterrée. Rien de ce qui s'est attaqué à elle n'a duré : ni la fortune n'a pu l'abattre, ni les siècles l'user ; et grandie par les ruines amassées à ses pieds, malgré les efforts et la haine de tant de puissances fameuses qui s'étaient flattées de la détruire, elle est toujours debout : éternel désespoir, impérissable démenti de ceux qui ne croient pas à la vertu des œuvres de Dieu.

Elle a beaucoup souffert sans doute, mais c'est encore sa gloire ; il lui fallait ce dernier trait, pour achever en elle la ressemblance du Sauveur. O sainte Église Romaine, que vous êtes bien aujourd'hui l'image de Jésus souffrant ! Mais cette ressemblance, qui afflige nos cœurs, rassure et console nôtre foi. Oui, vous êtes aujourd'hui avec Jésus au jardin de Gethsémani, demain peut-être vous le suivrez au Calvaire et l'on vous clouera sur la croix... Je vous souhaite et jespère un meilleur avenir; mais, quoi

qu'il arrive, dussiez-vous disparaître un moment au sein de la tempête, et passer, comme Jésus, trois nuits dans le tombeau, l'heure que Dieu sait sonnera, où, comme Jésus aussi, radieuse et triomphante, vous ressusciterez. Depuis bientôt deux mille ans que votre passion dure, après de mortelles angoisses, cette résurrection de puissance et d'honneur ne vous a jamais manqué.

Courage donc, sainte Église Romaine, courage, s'il est permis à un fils d'encourager sa mère. Malgré qu'en aient les hommes, vous vivrez et vous règnerez. Alors même que l'immortalité ne vous eût point été promise, votre passé suffirait pour assurer l'avenir : quand on a vécu si longtemps, c'est qu'on ne doit pas mourir. « Je le crois ainsi, Seigneur, » « *credo, Domine;* » toutefois, permettez-moi d'ajouter avec l'Évangile : « *sed adjuva incredulitatem meam* (1). » « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à mon incrédulité. » Je veux dire ôtez ce scandale, faites cesser cette épreuve qui trouble de nos jours la foi d'un grand nombre de chrétiens. Portez secours à la barque de Pierre, donnez à son ciel des horizons plus purs, à sa marche un cours plus facile et plus doux. Mais peut-être ne sommes-nous pas dignes de voir ici-bas le règne pacifique de votre Église, d'en admirer le triomphant éclat. Nul du moins ne nous enviera la consolation d'en hâter par nos prières le désirable et glorieux avénement.

Oui, nous prierons pour l'Église, mes Frères; mais nous prierons principalement en ce jour pour son chef

(1) Marc, IX, 24.

auguste, pour notre saint et bien-aimé Père, le doux, le pieux, le magnanime et immortel Pie IX. Il y a aujourd'hui cinquante ans que, montant pour la première fois à l'autel, il offrait à Dieu la Victime sainte qui efface les péchés du monde. Depuis lors sa vie n'a plus eu d'autre objet que la gloire de Dieu et le salut des âmes; et ce zèle admirable que le Ciel s'est plu tant de fois à bénir lui a mérité de ceindre, il y a vingt-trois ans, la couronne de saint Pierre. Vous savez tous de quel poids le malheur de nos temps l'a chargée, et l'histoire dira avec admiration aux siècles futurs quelles vertus l'ont portée. Oui, le nom de Pie IX traversera les siècles : aussi longtemps que le malheur et la vertu seront honorés sur la terre, sa louange ne cessera de retentir dans la bouche des hommes. Du haut de ce trône, où il est monté ce matin pour bénir le monde, il eût pu lui adresser, dans un saint et légitime orgueil, ces belles paroles que l'apôtre saint Paul écrivait autrefois à ses chers Corinthiens : « *Gloria vestra sumus sicut et vos nostra* (1). » « Nous sommes « votre gloire comme vous êtes la nôtre. » Oui, vous êtes notre gloire, cher et bien-aimé Pontife : vous êtes la gloire de cette grande Église catholique répandue par toute la terre; mais vous êtes en particulier, je l'ose dire, la gloire de cette Église de France, la fille aînée de votre siége apostolique, et depuis onze siècles son rempart invincible. Puissions-nous aussi nous-mêmes vous rendre toujours gloire devant les hommes et devant

(1) II *Corinth.* I, 14.